
DOCUMENTS

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE PHILIPPEVILLE

(Suite. — Voir les nos 109, 110, 111, 112 et 113)

Le 26 septembre, dans la soirée, Bou Renan ben Az-ed-Din réunissait ses contingents chez les Oulad Aïdoun, et, le lendemain, passait l'Oued Zohr. Il eut affaire, non-seulement aux Ziabra, mais encore aux autres fractions des Oulad Attia, voisines des Beni Fergan ; il leur prit quelques hommes, leur enleva des troupeaux, et brûla des villages. Le 28, il opéra de même, mais il s'aperçut de plusieurs défections chez les Mechat et de beaucoup d'indécision dans son contingent. Il jugea prudent de se retirer, ayant eu 6 hommes tués et 12 blessés.

Le 27, pendant que Ben Az-Eddin commençait son mouvement, les contingents de Philippeville attaquaient sur quatre colonnes, commandées par les kaïds Saoudi et Ali bou Saa, la position du Gouffi, que les insoumis avaient fortifiée par des abattis d'arbres, des fossés et des murs en pierre. Nos contingents avaient dans cette journée 17 tués et 38 blessés. Les insoumis éprouvaient des pertes plus considérables, et, dès le soir, il y avait de vagues propositions de soumission.

Néanmoins il fallut combattre encore. Nos contingents seuls, sans être soutenus par des troupes françaises, et par la seule influence du kaïd Saoudi, réduisirent les insoumis, après une lutte de près de dix jours.

Le débarquement des tirailleurs indigènes rentrant de Crimée s'opéra le 16 décembre. Ce fut l'occasion d'une fête pour toutes les tribus situées sur leur passage, et une heureuse impression pour notre puissance résultait des discours tenus par nos soldats à leurs compatriotes.

L'année 1857 s'écoula paisiblement sans le moindre événement qui mérite d'être signalé. Du reste, les succès que nos colonnes avaient obtenus récemment, dans les montagnes du Babor et du Jurjura réputées invincibles, contribuèrent puissamment à calmer, pour un instant, les vellétés belliqueuses de toute la Kabylie orientale. Mais l'année suivante, c'est-à-dire en 1858, à peine les blessures causées par ces deux campagnes meurtrières venaient-elles de se fermer, que de nouveaux symptômes d'agitation se révélaient dans les montagnes de l'Oued-el-Kebir, du massif de Collo et des deux rives de l'Oued-Guebli.

Au mois de mai 1858, la perception du Zekkat rencontra de la résistance chez les Oulad-Attia de l'Oued-Zoher et autres du kaïdat du Guebli. Le commandant-supérieur de Philippeville, alors en tournée chez ces derniers avec quelques spahis seulement, dut quitter le pays devant leur attitude menaçante. Quelques jours plus tard, les meneurs étaient saisis et amenés à Philippeville.

Le 20 juin, l'impôt n'était point encore rentré chez les Oulad-Attia, les derniers à s'exécuter. Leur cheïkh, Bou Messikh, homme connu par son dévouement à la France, s'occupait à le collecter, et se rendait chez une fraction récalcitrante, lorsque, dans un passage difficile, au milieu de hautes broussailles, à la montée d'Habaïch, il fut atteint de trois coups de feu et tué raide, sans que les trois cavaliers qui l'accompagnaient eussent pu voir les meurtriers. La voix publique accusa immédiatement de ce crime les Oulad-Sokhra, famille autrefois au pouvoir, dans cette tribu, et que ses intrigues en avaient fait éloigner. Il fallait, pour calmer l'agitation que cet événement commençait à produire dans le

pays, venger promptement la mort du cheikh. Le chef du bureau arabe de Philippeville, envoyé en toute hâte à Collo, et aidé par l'effet moral que produisait la présence de deux compagnies d'infanterie, occupées alors sur ce point aux travaux de la route, put se faire livrer les individus sur lesquels planaient les soupçons, et commença sur les lieux l'instruction de cette affaire.

Au mois de juillet, l'agitation n'était pas entièrement calmée dans les massifs de Collo. Les Beni-Toufout brûlaient l'hakouma du kadi et du kaïd, sur le marché du khamis. Le kaïd ben Nini était reçu à coups de fusil chez les Doukaria, où il allait procéder à une arrestation. Les Oulad-el-Hadj excités par des cheikhs destitués, appuyaient cette démonstration, dans l'espoir que leur exemple entraînerait les autres tribus dans la révolte. Afin de bien se rendre compte de la situation des esprits, le chef du bureau arabe de Philippeville fut envoyé à la maison de commandement de Tamalous, avec le goum des Beni-Mehenna et des tribus restées en dehors de l'agitation. Cette démonstration suffit pour intimider les rebelles. Toutefois si la tranquillité paraissait rétablie, elle était encore plus apparente que réelle ; les populations kabyles du cercle de Philippeville, aussi bien que celles de l'Oued-el-Kebir et de Djigelli, ne voyaient point, sans une vive inquiétude pour l'avenir, les européens pénétrer dans leur pays pour l'exploitation des forêts. Quelques incendies avaient déjà éclaté. Ne se rendant point compte des avantages qu'elles pourraient elles-mêmes retirer de ce nouvel état de choses, accueillant avec leur crédulité ordinaire tous les bruits absurdes que la malveillance répandait pour dénaturer nos projets et nos véritables intentions, elles conçurent un instant la pensée de nous éloigner, en détruisant volontairement les richesses qui nous attiraient chez elles. Des incendies simultanés se déclarèrent sur plusieurs points, au mois de juillet, et les mesures prises pour les faire cesser restèrent impuissantes. Il devint bientôt impossible de découvrir les coupables ; les tribus se taisaient ; les cheiks, intéressés eux-mêmes à ce que l'élément européen ne pénétrât pas dans leur commandement, parce qu'il devait nécessairement substituer notre action directe à la leur, paraissaient faire des recherches actives et n'aboutissaient à aucun résultat.

Les quelques rares individus, pris sur le fait et traduits devant la justice, prétendaient qu'ils n'obéissaient qu'à une nécessité et à une habitude (1), en se préparant de cette façon des terrains pour leurs labours, dans un pays où la terre cultivable fait généralement défaut; et l'impunité allait devenir dès lors un encouragement. Le feu fut mis de tous côtés, dans des endroits où jamais la culture ne sera possible, dans les forêts de haute futaie, dans les parties déjà concédées ou reconnues et alloties, partout enfin où nous pouvions être attirés.

Le 24 août, dans les seules tribus de Djigelli, l'incendie s'étendait de Ziama jusqu'à l'embouchure de l'Oud-el-Kebir, chez les Beni-Habibi, sur un développement de près de trente lieues. Toutes les forêts du commandement de Bou Renan ben Azeddin, les concessions Bock, Delacroix et Cauzon étaient dévorées par les flammes; le feu détruisait les habitations, les oliviers, sans que les populations parussent s'en préoccuper. Dans le cercle de Philippeville, chez les Beni-Toufout, chez les Oulad-el-Hadj, dans tout le massif de Collo, le mal empirait de jour en jour et menaçait d'une ruine complète les richesses forestières si précieuses de cette contrée.

Cette conjuration incendiaire ne cessa qu'au mois de septembre, devant la responsabilité que l'on dut faire peser sur les tribus, et l'activité que déployèrent les officiers des bureaux arabes, pour assurer la surveillance et détruire l'effet des bruits qui avaient excité les agitations.

Dans l'Oued-el-Kebir, une reconnaissance, faite par un agent du service des forêts, constata que le feu s'était étendu sur une superficie d'environ 5,000 hectares et avait atteint 526,000 chênes-liège de tout âge et de toute dimension. Il est vrai que, préservés par les écorces, tous n'étaient point complètement brûlés, et que leur croissance seule était retardée de quelques années. Mais un arbre sur vingt était détruit.

Dans le massif de Collo, le feu avait ravagé 15,000 hectares

(1) Faire ce qu'ils appellent le kesir, qui consiste à incendier les bois, afin que les nouvelles pousses des broussailles et des arbres fournissent plus facilement des herbages à leurs bestiaux.

de forêts ; plus de 75,000 liéges étaient perdus ; le dégat s'élevait à 400,000 francs.

Nous ne parlerons pas ici des autres incendies, allumés, à la même époque, dans le pays de Batna et du cercle de La Calle.

L'agitation qui s'était manifestée dans les massifs montagneux de Collo au mois de juillet, l'effet produit par tous ces incendies éclatant presque à jour fixe de l'ouest à l'est, ne pouvaient manquer de produire une certaine effervescence parmi les tribus kabyles.

Une colonne de 4,000 baïonnettes, sous les ordres du général Gastu, se mit en mouvement, le 22 novembre, pour parcourir la vallée de l'Oued-el-Kebir et les massifs de Collo. Les tribus, effrayées du châtimeut qui les menaçait, avaient envoyé des députations jusqu'à Constantine, la veille du départ du général, pour s'assurer de la sortie des troupes. D'autres étaient venus au devant sur la route que suivait la colonne, au Souk-el-Had des Beni-Telilen. Le général leur répondit qu'il les écouterait à El-Milia, au centre même de leur pays, et qu'il exigeait, comme premier acte de soumission, le paiement intégral de toutes les amendes qu'elles avaient refusé de verser entre les mains de leur kaïd.

Le 25, au bivouac d'En-Naïm, le général fut rejoint par le kaïd Ben-En-Nini, des Beni-Toufout ; les renseignements qu'il donna sur les tribus du massif de Collo ne laissaient plus aucun doute sur l'opportunité de la présence de la colonne. Le bruit de son arrivée avait seul retenu les tribus de Philippeville, prêtes à se jeter dans la révolte. Celles de l'Oued-el-Kebir, abandonnées dès lors à elles-mêmes, n'avaient plus qu'à se soumettre. Le 26, toutes les djemâas, ainsi que l'avait prescrit le général, étaient réunies à El-Milia et apportaient les amendes.

C'est alors que furent commencés les travaux de construction du poste d'El-Milia, destiné à être occupé par un officier français surveillant directement le pays. Pendant que les troupes étaient employées, malgré les rigueurs de l'hiver, à ouvrir la route qui relie El-Milia à Constantine, le général Gastu, suivi seulement d'un peloton de chasseurs d'escorte, parcourut les Beni-Toufout, ainsi que les autres tribus, et alla s'arrêter deux jours à Collo,

pour régler les affaires du pays, de concert avec le colonel Lapasset, commandant supérieur de Philippeville.

Le départ des troupes pour l'armée d'Italie, en 1859, avait fourni un prétexte aux gens de désordre et aux intrigants pour répandre, dans le pays kabyle, toute sorte de faux bruits, de fausses nouvelles, qu'accueillaient avec empressement les populations indigènes, alors qu'il est question de difficultés, d'embarras surgissant pour nous, et de la nécessité d'appeler nos troupes en Europe.

Ces fausses nouvelles avaient produit une mauvaise émotion. L'occupation du poste d'El-Milia devenue définitive, la crainte d'avoir des Européens dans leur pays, exploitant des forêts, construisant des maisons et surtout prenant des terres : telles étaient les causes qui, dans le fond, amenaient cette agitation. Dans une situation semblable, la moindre des choses pouvait amener quelque complication. Le moment de la perception de l'impôt étant arrivé, diverses tribus parlèrent de le refuser ; bientôt, joignant les faits aux paroles, les Kabyles coupaient la ligne télégraphique entre Constantine et Djigelli, brûlaient les portes et les fenêtres des caravansérails construits sur la route qui relie ces deux villes. Pendant tout l'hiver de 1859-1860, il y eut, sur divers points, dans la vallée de l'Oued-el-Kebir et les montagnes de Collo, des réunions où les Kabyles discutèrent ce qu'ils avaient à faire le jour où nous pénétrerions dans leur pays. On ne parlait rien moins que de se coaliser, pour résister les armes à la main, en faisant appel au fanatisme, et on s'excitait déjà à la lutte. Il importait de mettre un terme à cette situation. Il fallait faire rentrer dans le devoir ces populations montagnardes qui pouvaient un jour, en en ralliant d'autres à leur cause devenir le foyer d'une grave insurrection.

Une colonne de dix mille hommes, sous les ordres du général Desvaux, commandant alors la division de Constantine, arrivait au Fedj-el-Arba des Oulad-Asker, vers la fin du mois de mai 1860. Dans une réunion de députations kabyles, tenue à Sidi-Mârrouf, chez les Beni-Khettab, la guerre sainte avait été proclamée, et, au moment où le général espérait encore faire entendre la voix de la raison à ces populations égarées, les Kabyles venaient atta-

quer les grand'gardes du camp de Fedj-el-Arba pendant deux nuits consécutives et tiraient de jour sur les corvées envoyées au fourrage. Les Kabyles avaient commencé la guerre; il ne restait plus qu'à les châtier.

Le Général Desvaux parcourut successivement le territoire des tribus, respectant celles qui étaient innocentes, mais punissant sévèrement les coupables.

Les Beni-Toufout avaient attaqué un convoi du train, se rendant à El-Milia avec des effets de campement; la colonne se transporta chez eux, en gravissant la ligne de crêtes qui conduit à Harta-di-Zedma, et, au sommet du Gouffi et de ces deux points rayonnant dans tous les sens, frappa vigoureusement les rebelles. Du Gouffi, le général descendit à Collo. Le calme fut dès lors rétabli dans toute cette région, et la sécurité reparaisait aux environs de nos villages agricoles de la ligne de Philippeville.

VI

Comme complément au récit des opérations militaires dont le pays de Philippeville et de Collo a été le théâtre, j'aurai à rappeler bientôt quelques épisodes locaux de l'insurrection de 1871-72; mais le moment me semble venu de constater les progrès réalisés. (1) Depuis trente-cinq ans que notre drapeau a été arboré par le maréchal Valée sur les ruines de Rusicada, une ville française, représentant une valeur de constructions de toutes sortes de près de trente millions, a remplacé les pauvres gourbis qui reposaient sur les débris de la cité romaine. Le fond de ce ravin débouchant à la mer, jadis rempli de broussailles impénétrables, est devenu une longue et large rue bordée de belles maisons à arcades sous lesquelles le promeneur trouve un abri contre le soleil ou la pluie. C'est la *rue Nationale*, coupant en deux la nouvelle ville, qui s'élève coquettement, par gradins, au milieu de la verdure, à droite et à gauche sur la déclivité des

(1) Je dois à l'obligeance de M. Laroque, ancien secrétaire de la sous-préfecture de Philippeville, la plupart des renseignements sur le commerce, l'industrie et la situation actuelle.

collines formant la gorge. De beaux magasins, des cafés, des bazars, aussi bien installés et approvisionnés que ceux de France, se succèdent sous les arcades, à côté des bureaux des compagnies de transports maritimes, des courtiers et des maisons de commerce. Une large place, sur laquelle a été édifiée l'église, indique à peu près le milieu de la rue Nationale. Sur les hauteurs, l'œil découvre les hôpitaux civil et militaire, ainsi que les casernes, véritables monuments que la brise de mer vient rafraîchir ; plus loin apparaît la mosquée, dont le blanc minaret, comme un phare, indique au voyageur, qui de l'intérieur s'avance vers le littoral, l'emplacement de la nouvelle ville.

La place de la marine qui fait face à la mer, au débouché de la rue Nationale est encadrée par des hôtels, la douane et de vastes entrepôts de marchandises. Pendant les premières années, la ville fut approvisionnée d'eau potable au moyen de puits creusés par les soins des habitants ou par l'administration, et par une fontaine qui se trouvait sur le bord de la mer, à l'embouchure du ravin, séparant les deux versants de montagne sur lesquels la ville a été construite.

En 1845, on découvrit l'existence d'une citerne romaine située sur le point le plus élevé de la nouvelle ville. Elle fut déblayée et restaurée par le service du génie; elle contenait un approvisionnement de 8,000 mètres cubes, alimentés par les eaux et les sources du ravin des Beni-Melek, situé à 4 kilomètres.

Le débit était de 20 litres par seconde, pendant la saison d'hiver; mais, en été, le volume était réduit à 9160 de litre. La ville ne pouvait donc compter que sur son approvisionnement de 8,000 mètres cubes pour faire face aux besoins d'une population de plus de 10,000 âmes, pendant six ou huit mois de l'année, c'est-à-dire moins de 4 litres par habitant et par jour. Une nouvelle citerne antique était encore découverte et aménagée ; mais cette légère augmentation ne répondait pas encore aux besoins du présent et encore moins à ceux de l'avenir, surtout dans la prévision de la construction du port devant Philippeville.

La municipalité prescrivit l'étude d'un projet qui consistait à amener les eaux de l'Oued-Rébaïb, situé près du Filfila à 17 kilomètres de Philippeville, et de capter, sur le parcours, toutes les

sources intermédiaires. Ce projet a été mis à exécution, et la ville jouit, depuis l'année 1864, de l'eau qui lui avait manqué jusqu'à ce moment. Un débit de 50 litres par seconde, pendant les huit mois de sécheresse de l'année assure aujourd'hui les approvisionnements.

Aux marais pestilentiels, aux montagnes impénétrables autour de la ville, ont succédé les cultures les plus variées et les plus riches. Le ravin des Beni-Melek, autrefois refuge des maraudeurs et des bêtes fauves, est aujourd'hui un immense jardin, planté de vignes et d'arbres fruitiers de toute espèce, qui ne serait pas déplacé dans les plus belles contrées de la France. Au milieu de cette verdure apparaissent de charmantes maisons de campagnes, rappelant les *bastides* de la Provence et qui suffiraient à elles seules pour faire connaître au voyageur l'origine méridionale de la plupart des habitants.

Les plaines du Safsaf et du Zéramna, après avoir été le tombeau des premiers colons, sont aujourd'hui couvertes en jardins maraîchers, en orangeries et en champs de cultures, peuplées de maisons et de fermes habitées par une population européenne nombreuse.

On ne lira pas sans intérêt le chiffre actuel de cette population :

Philippeville	10.304	habitants.
Stora	1.046	—
Damrémont	332	—
St-Antoine	367	—
Valée	1.181	—
Jemmapes	1.183	—
Ahmed ben Ali	338	—
Sidi Nacer	150	—
Robertville	868	—
St-Charles	1.327	—
El-Arrouch	2.127	—
El Kantour	1.394	—
Gastonville	484	—
Gastu	549	—

L'élément français l'emporte de beaucoup sur l'étranger. Les Maltais, moins nombreux qu'à Bône, sont industriels, sobres, actifs, et rendent de véritables services au pays comme manœuvres, jardiniers, pourvoyeurs de marchés, sur lesquels leur présence a amené une baisse considérable dans le prix des denrées. Il convient de remarquer, en outre, que, par le placement de ses capitaux en constructions et l'envoi de quelques-uns de ses enfants à nos écoles, cette classe semble perdre insensiblement l'esprit de retour et entrer dans le mouvement de nos idées. Quant à la population musulmane, habitant Philippeville, elle se compose, ainsi que les Israélites, d'agents employés par nous et de commerçants, qui exploitent pour eux ou pour des tiers les transactions avec l'intérieur du pays.

Les naissances et les décès, parmi la population européenne, sont dans des proportions satisfaisantes, et dénotent une population régulièrement assise; il n'en était pas de même, il y a quelques années, en 1840, par exemple, où la population, presque exclusivement composée d'hommes, ne comptait que très-peu de naissances. Aujourd'hui le nombre d'enfants est prodigieux: on en est émerveillé, lorsqu'on les voit défiler deux par deux au sortir des écoles.

Du reste, là comme partout ailleurs en Algérie, la mortalité sévit surtout dans les mois de juillet et août, septembre et octobre, ce qui s'explique par les grandes chaleurs dans la première période, et par les rechutes dans la seconde. La situation sanitaire de Philippeville s'est améliorée aujourd'hui; on comprend aisément qu'il en soit ainsi, à mesure que les causes d'insalubrité, qui accompagnent toujours l'assiette d'un premier établissement en Algérie, se modifient et s'atténuent; la santé publique doit s'en ressentir.

Venons maintenant à une question non moins intéressante pour Philippeville que celle de sa population, celle de son commerce. Grâce à sa situation topographique, cette ville était appelée, du jour même de sa fondation, à servir de débouché commercial aux points les plus importants de l'intérieur. Aussi, dès les premières années, le chiffre des importations avait pris un développement rapide. Philippeville est l'unique débouché par où

s'écoulaient tous les approvisionnements, tous les produits manufacturés destinés à Constantine, à Batna, à Tébessa et même à Sétif, tant que la nouvelle route directe de ce dernier point à la mer ne sera pas carrossable.

La route ferrée, qui relie depuis cinq ans Constantine à Philippeville, est un nouvel élément de prospérité, en ce qu'il fait parvenir rapidement, et à prix réduit, au port d'embarquement les immenses productions, de l'intérieur consistant en céréales, laines, bestiaux, etc.

Philippeville est surtout une ville commerciale. Sa position de port de mer et de tête de ligne pour les trois quarts de la province lui a valu, dès les premiers jours, une situation exceptionnelle pour le transit. On compte aujourd'hui sur cette place plusieurs maisons de commerce qui pourraient rivaliser avec les meilleures maisons de France. Les grandes fortunes ne sont pas nombreuses, mais l'aisance est générale. La plupart des commerçants actuels ont commencé dans des conditions très-modestes, et c'est à leur travail soutenu, à leur prudence dans les affaires qu'ils doivent leurs succès, et, chose digne de remarque, la plus grande partie des négociants, même des négociants étrangers, immobilisent leur avoir sur place. Ce sont eux qui, en grande partie, ont bâti cette ville, dont les constructions, avons-nous dit, sont aujourd'hui évaluées à 30 millions de francs environ.

Au premier janvier 1840, le mouvement commercial du port était un chiffre rond de cinq millions; en 1867, il était de 53 millions.

L'arrondissement de Philippeville, administré par un sous-préfet, comprend aujourd'hui deux districts : El-Arrouch et Jemmapes, et onze communes de plein exercice.

La ville possède, en outre, un maire, un tribunal de première instance, et un collège communal.

La sécurité croissante et stable du pays et la création de nombreux villages ont donné d'importants résultats pour la colonisation. On a entrepris diverses industries : les vers à soie, la fabrication de l'huile d'olive, la salaison des anchois et des sardines, les distilleries, l'exploitation des carrières de marbre du Safsaf, des mines de fer, l'exploitation des riches forêts de chênes-

lièges des environs, l'élevage du bétail, etc., etc., se développent de jour en jour davantage.

A côté de ces efforts, de ces tentatives faites par l'initiative individuelle, viennent se placer naturellement les grandes améliorations matérielles entreprises dans des vues d'utilité générale. L'ancienne route de Philippeville à Constantine est remplacée aujourd'hui, comme nous l'avons déjà dit, par une voie ferrée, ayant de nombreuses stations pour favoriser l'écoulement des productions locales des villages situés à proximité de la ligne. La ligne ferrée ne tardera pas à se prolonger sur Sétif et Batna.

De belles routes carrossables relient, en outre, Philippeville avec Bône à l'est, et Collo à l'ouest.

Les travaux maritimes sont poussés avec activité. Ce n'est plus à Stora, mais bien à Philippeville même, en face la gare du chemin de fer, que les bâtiments à voile ou à vapeur du plus fort tonnage viennent maintenant jeter l'ancre. Cette situation de tête de ligne de voie ferrée a été une des raisons déterminantes qui ont fait admettre la création d'un port à Philippeville même, notwithstanding les obstacles et les difficultés de toute nature qui devaient se rencontrer au fond d'une baie ouverte aux vents du nord-ouest et du nord-est, qui y produisent une houle d'une levée et d'une violence presque irrésistibles. Ce port, dont la dépense atteindra 12 millions, sera formé par une jetée demi-circulaire de 1,300 mètres de longueur, et par deux jetées perpendiculaires, qui créeront d'un côté un avant-port de 25 hectares, et de l'autre un port intérieur ou darse de 19 hectares, bien abrité et bordé de quais en maçonnerie, en arrière desquels s'étendra un terre-plein de 20 hectares conquis sur la mer. Une partie de ce terre-plein est affectée à la gare du chemin de fer, l'autre sera livrée au commerce. La grande jetée atteint aujourd'hui 450 mètres. Le nouveau port offre un abri sûr aux navires, et leur a fait abandonner le mouillage dangereux de Stora, si tristement renommé par les sinistres dont il a été le théâtre (1).

En résumé, Philippeville, grandie soudainement par suite de circonstances exceptionnelles, devait ne pas tarder à prendre

(1) Statistique générale de l'Algérie.

l'assiette d'une ville. La cité flottante a recueilli ses forces et s'est fixée au sol, en y jetant pour racines ses intérêts et ses institutions.

VII

COLLO

En partant de Stora pour se rendre à Collo on passe devant l'île des Singes, puis, se dirigeant vers l'Ouest, on double le cap Srégina, qui marque la séparation entre les deux golfes de Stora et de Collo.

Le pays de Collo apparaît au navigateur sous l'aspect le plus riant. Il s'élève au fond d'une baie, ouverte à l'Est, et abritée des vents d'Ouest par le promontoire d'El-Djerda, qui s'avance assez avant dans la mer.

Le mouillage de Collo est situé dans la région N.-O. de la baie; les grands navires jettent l'ancre par 25 mètres d'eau sur un fond de sable vasard. Cette rade foraine, d'où l'on peut appareiller par tous les vents, est comparable, pour la sûreté, à celle du Fort Génois; elle est praticable pendant la plus grande partie de l'année; à la rigueur, des navires de guerre pourraient y passer l'hiver.

L'anse qui sert de port à Collo est garantie de tous les vents dangereux, et présente une petite plage qui est toujours abordable; les petits navires marchands qui peuvent s'y amarrer y trouvent une sûreté à peu près complète et d'assez grandes facilités naturelles pour les débarquements des marchandises.

Derrière le promontoire d'El-Djerda est une anse où abordent les petites embarcations que les indigènes appellent *Bahar en Neça* — la mer des femmes. Ce nom lui vient d'une source dite Aïn-Doula, qui coule à quelques pas de la plage, dans les eaux de laquelle la superstition locale veut que les femmes stériles aillent se baigner pour devenir fécondes.

Après la baie de Bahar en Neça s'avance vers le Nord le cap Bougaroune, qui forme la pointe la plus septentrionale du littoral algérien. Les indigènes le nomment *Djebel Bou-groun* —

la montagne aux cornes, et plus fréquemment *Djebel Sebaâ-Rous*, la montagne aux sept caps, à cause des dentelures profondes que présente la côte. — On voit donc que ce nom de Bou-Groun est essentiellement arabe, bien que les navigateurs italiens du siècle dernier l'aient désigné par le terme injurieux de *Boujarone*, à l'adresse de ses sauvages habitants. Shaw dit à ce sujet : « Les Oulad Attia et les Beni Fergan, deux nombreuses
« tribus des Sebaâ-Rous, boivent les eaux de l'Oued Zôhrr; ils
« ne demeurent pas, comme les autres Kabyles, dans de petites
« chaumières, mais dans des creux de montagnes, qu'ils ont
« trouvés tout faits ou qu'ils ont creusés eux-mêmes. Lorsqu'ils
« aperçoivent quelque navire en danger, ces malheureux sor-
« tent de leurs trous et vomissent mille imprécations contre les
« navigateurs en perdition, priant Dieu de les faire périr. C'est
« peut-être pour cette raison que les géographes italiens ont
« donné à ces caps le nom de *Boujarone*. »

Je rapporterai plus loin, en parlant du marabout Sidi Aourar, des faits encore plus caractéristiques au sujet de l'*industrie des naufrages*, exercée par ces maudits pilleurs d'épaves.

Quoiqu'il en soit, le Bougarone ou les sept caps n'est autre que le promontoire *Treton* de Strabon et de Ptolémée, et le *Metagonium* de Pomponius Mela.

Les géographes arabes du moyen âge l'appelaient *Djebel er Rahman*, la montagne de la miséricorde, ce qui indique assez combien ces parages sont dangereux pour les navigateurs.

La partie occidentale du promontoire est défendue contre la mer par d'énormes masses de rochers, autour desquels l'eau présente une grande profondeur.

Ces parages, abondants en corail, étaient visités autrefois par les Génois et les Marseillais. La côte, à l'Est du cap Bougarone, bordée de falaises et très-accidentée, offrait aux bâtiments corailleurs d'excellents abris, lorsque les vents du nord venaient à souffler ; mais les pêcheurs, que le mauvais temps obligeait de se réfugier dans ces petites baies, avaient à redouter les attaques des indigènes, population féroce qui n'obéissait à personne et détestait tous les étrangers. Pour se mettre à l'abri de leurs surprises, ils devaient exercer une grande surveillance. Il y a

quelques années, il en était encore ainsi. Les marins qui fréquentaient cette côte ne devaient pas oublier qu'un œil perfide suivait tous leurs mouvements, et qu'une main prompte à frapper les menaçait sans cesse (1).

Revenons à Collo.

Le centre de population indigène, au moment où nous en avons pris possession, était situé sur l'emplacement même où nous voyons aujourd'hui se former la petite ville européenne, c'est-à-dire sur l'espace et en arrière de ce que nous appellerions l'isthme du promontoire d'El Djerda, séparant les deux anses.

Quatre quartiers ou groupes de maisons, indépendants l'un de l'autre, séparés par des jardins, constituaient cette petite ville. Les quartiers, dont l'aspect misérable rappelait celui de certains villages kabyles, se nommaient : Bir Touïl, — Bir el Kaïd, — El Djerda, — et Dahar el Koucha ; des mouvements de terrain très-prononcés les dominaient.

Charles FÉRAUD,
Interprète principal de l'Armée.

(A suivre.)



(1) Elie de la Primaudaie.